

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 1er MARS 1884.

No. 11.

LE  
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 50  
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE  
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 75  
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEURAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 1er MARS 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

## LE QUART D'HEURE DE RABELAIS

La vie est une chose drôle ;  
Et la preuve, c'est que partout  
Le quart d'heure y joue un grand rôle,  
Et les ans n'y sont rien du tout.  
Dans le vieil âge ou la jeunesse,  
Chez tous les hommes, c'est la loi,  
Soit de joie ou soit de tristesse,  
Chacun a son quart d'heure à soi.  
Donc, consacrons avant qu'on meure  
Au quart d'heure quelques couplets ;  
Et célébrons, pour le quart d'heure,  
Le quart d'heure de Rabelais !

Un bon matin, je m'imagine,  
Aux savants payés pour cela,  
D'aller demander l'origine  
De ce fameux quart d'heure-là.  
On me répond sans épigramme,  
—Les savants sont charmants toujours—  
La chose est toute simple... dame...  
Pourtant... revenez dans huit jours.  
Je compris que c'était un leurre,  
Et que ces beaux savants si laids  
Venaient de trouver leur quart d'heure,  
Leur quart d'heure de Rabelais.

Tel député, qu'on devrait pendre,  
Désertant en lâche soldat,  
Pour un portefeuille ose vendre  
Son honneur avec son mandat.  
Mais, par malheur, le pauvre sire  
En votant n'avait pas compté  
Que pour se faire réélire  
Il fallait revoir son comté.  
Son parti, que la chose écœuré,  
Le reçoit à coups de balais,  
Et lui fait passer le quart d'heure,  
Le quart d'heure de Rabelais.

La jeunesse est légère et folle,  
—C'est là, je crois, un vieux cliché—  
Mais le pis, c'est qu'elle raffole,  
Dit on, de maint petit péché.  
Hélas ! la chose est trop certaine,  
On se repent de tout ceci ;  
Car lorsque vient la quarantaine,  
Le rhumatisme arrive aussi.  
Voyez ce pauvre homme qui pleure,  
Et tremble sur ses flageolets...  
Que voulez-vous, c'est le quart d'heure,  
Le quart d'heure de Rabelais !

Un jour viendra l'heure suprême,  
L'heure suprême du trépas,  
Qui finit par sonner quand même,  
Bien qu'on n'y songe presque pas.  
Le pauvre diable qui trépassé,  
Demande en vain, dans son dépit,  
Qu'on lui donne un seul jour de grâce :  
—De grâce, un seul jour de répit !  
Mais la mort, que jamais n'effleure  
Nulle pitié,—pour tous délais,  
Ne lui laisse que le quart d'heure,  
Le quart d'heure de Rabelais !

LOUIS FRÉCHETTE.

## CHRONIQUE

Nos hommes politiques s'en sont donné à cœur joie pendant la dernière semaine. D'Ottawa à Montréal, de Montréal à Québec et vice versa, on ne voyait que personnages affairés, portant en eux, du moins ils le croyaient, l'honneur, la fortune et l'avenir de la Province de Québec. Les mots Pacifique, *per capita*, subvention, *better terms*, tombaient dans les journaux comme une vraie *poudrière*. *Better terms* ! qu'est-ce que cela veut bien vouloir dire ? je ne sais trop ; mais renseignements pris, je crois que cela signifie : donne-moi de quoi qu't'as et je te donnerai de quoi qu'j'ai. Echange facile, surtout quand ce que l'on donne ne vous appartient pas.

*Better terms* ! mais c'est la question de tous les jours, c'est la lutte quotidienne entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, c'est le but de tous dans la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort.

\*\*\*

Voyons, bébé, embrasse-moi, sois gentil, je te donnerai quelque chose de beau. — Quoi ? — Un beau cheval. — Non, je veux une voiture. — C'est bien, tu auras une voiture. *Better terms* ! oui ! mais la voiture viendra-t-elle jamais ?

Comme tu as froidement salué M. X\*\*\*. — Certainement, je l'ai fait exprès. — Je croyais qu'il ne te déplaisait pas et que tu te laissais faire un brin de cour. — Raison de plus ; si

j'étais moins froide il serait moins ardent, tu comprends, n'est-ce pas ? *Better terms* ! — Oui, mais ces douches glacées pourraient bien paralyser l'amoureux.

Petit père ! j'ai bien travaillé, voilà mes notes de classes, tu vois, je suis bien sage ; et moi aussi : demande à maman, elle a parlé à la bonne sœur. — Bien, vous êtes très gentils, je sais que cela veut dire : Papa achète-nous ci, achète-nous ça. *Better terms* ! Oui, mais quand ci et ça sont achetés, gare aux mauvaises notes.

Belle-maman je vous assure que vous avez mauvaise mine, vous devriez aller faire les sucrés à \*\*\* — Hum ! — Cela vous ferait du bien. — Et à vous aussi mauvais sujet ! vous seriez libre de faire vos fredaines, de rendre ma fille malheureuse ; jamais ! — Voyons, belle maman, calmez-vous, c'est uniquement dans votre intérêt que je parle ; et puis pendant votre absence, je vous ferai arranger votre appartement ; à votre retour vous trouverez un vrai palais. — Hum ! — *Better terms* ! la belle-mère part et le palais promis s'en va rejoindre ceux d'Aladin.

Et la vie conjugale n'est-elle pas toujours et pour tout une question de *better terms* ! L'homme qui veut reconquérir sa liberté, la femme qui aime la toilette et veut l'avoir, le mari qui entend être le maître et la femme qui prétend dominer ne sont-ils pas toujours en train d'étudier, de discuter et de voter cette question des *better terms* !

Celui qui reçoit n'est pas toujours le vainqueur ; pour obtenir ce qu'il désire il est souvent forcé de faire de grands sacrifices. Nous, par exemple, on nous donne en promesses, 20 sous par tête, et nous donnons, en espèces \$30,000,000 ! c'est joli comme victoire diplomatique !

\*\*\*

Pourquoi ? Interrogation pleine d'angoisse posée par notre charmante collaboratrice "Josephite." Pourquoi ? mais parce que le siècle a changé, parce que l'on vit vite et qu'on n'a plus le temps de s'occuper de ces bagatelles que nos pères appelaient la politesse, le savoir-vivre et les bonnes manières. On veut jouir et jouir promptement ; on travaille, on surmène son existence ; chaque minute doit apporter son bénéfice : l'argent est tout et le reste n'est rien. Voilà pourquoi ! Puis la femme n'est peut-être pas complètement innocente dans ce retour aux mœurs brutales de l'âge de fer, elle aussi elle sacrifie au veau d'or et elle est prête à beaucoup pardonner à celui qui lui donne beaucoup. A l'homme qui rentre après une journée laborieuse, pendant laquelle il a mis en œuvre toutes ses forces physiques et morales, il faut le repos ; fatigué, épuisé, il s'isole dans

une tranquillité absolue afin de donner quelque repos à ses facultés éternelles. Le foyer devient triste et silencieux; les jeunes gens s'en éloignent et leur éducation mondaine se fait dans la rue loin des yeux de ceux qui doivent la diriger. Voilà le mal; quant au remède, il est entre les mains de la femme; c'est elle qui doit reconstituer cet intérieur de la famille, sans lequel toute société polie et affable ne peut exister. Notre pays, je dois le dire, n'est ni meilleur ni pire, sous ce rapport, que notre mère-patrie. Je n'en veux pour preuve que l'extrait suivant, d'un ouvrage nouveau ayant pour titre " *Jeune France* :

" Beaucoup de jeunes gens affectent de ne s'astreindre à aucune des lois de la politesse, qu'ils semblent dédaigner au point que, règle générale, on ne trouve plus de politesse que parmi les vieillards.

" Ah! *jeune France*, pensez-vous régénérer cette nation, autrefois la plus polie de toutes et qui semble maintenant laisser tomber de son front cette couronne de reine?...

" Vous qui lisez ces lignes, n'imitiez pas ces tristes modèles, et lorsque vous verrez un jeune homme qui parle une langue d'argot, qui s'étend au lieu de s'asseoir, qui n'a de déférence que pour la richesse, qui tient des propos révoltants, ne parlant que de chevaux, de chasse, et ne trouvant jamais le temps d'être poli, répudiez-le!

Les jeunes gens qui considèrent la politesse comme une chose de peu d'importance, qui sautent à pieds joints sur tout ce que leurs ancêtres ont estimé, ceux dont les habitudes sont en opposition directe avec les plus simples lois du savoir-vivre, tous ces jeunes gens présomptueux marchent dans la vase et s'y engouffrent!

\* \* \*

" Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière." O divine égalité de la religion, c'est toi qui abaisse les riches et les forts et qui console les pauvres et les opprimés! La cérémonie des Cendres est un ancien vestige d'une autre cérémonie pratiquée dans la primitive Eglise et qu'elle appelait l'imposition de la pénitence publique. Dans ce temps ceux qui avaient renié leur foi ou commis des crimes graves étaient exclus à jamais de la communion de l'Eglise, s'ils ne tentaient d'y entrer par la pénitence. La pénitence, je l'ai dit, était publique; les pénitents chassés du temple de Dieu se retiraient dans la solitude pour y pleurer leurs fautes. Ils menaient une vie très austère, travaillaient une partie du jour, passaient l'autre à prier à genoux, distribuaient des aumônes et couchaient sur la dure. L'absolution n'était donnée à ces pécheurs que le Jeudi-Saint.

Si l'Eglise n'a plus aujourd'hui de pénitents publics, elle n'oublie pas cependant le symbole qui présidait dans les premiers siècles du christianisme à l'ouverture du carême. Aujourd'hui, ce n'est plus quelques-uns qu'elle voue à la pénitence, c'est la foule entière qu'elle

appelle à l'abstinence, au jeûne et au repentir. La cendre dont elle couvre notre front est à la fois un signe d'humilité et un souvenir de notre origine et de notre fin.

Les pénitences infligées aux premiers chrétiens étaient longues et pénibles; l'Eglise les a modifiées et les a adoucies. Montrons-lui notre reconnaissance en pratiquant avec foi, avec ferveur le peu qu'Elle nous demande, remplissons avec joie les légères contraintes qu'Elle nous impose et montrons-nous dignes de son indulgence en suivant, sans faiblesses, les préceptes qu'Elle nous enseigne.

FERNAND.

## UNE REQUETE

A M. LUDOVIC.

Vous êtes flatteur, M. Ludovic, et vous peignez admirablement bien. Ferez-vous ainsi le portrait de toutes les collaboratrices du *Journal du Dimanche* ???..... Oui, n'est-ce pas? oh! oui, vous prendrez encore une fois votre palette et vos pinceaux, puis..... puis..... vous peindrez..... Nin.....

Je ne dis plus rien. J'en ai bien dit assez pour que, malgré vos *prétendus* quarante ans, vous deviniez quel est le portrait demandé. Je vous entends dire: quelle témérité! quelle hardiesse, surtout de la part de Nina la *conteuse*! Tiens, cette pauvre Nina, parce qu'elle a eu l'idée d'écrire un conte ne mérite donc pas votre *sympathie*? Si c'est cela, je veux être chroniqueuse *juste* comme Maud..... Elle sera à la dernière *mode* et moi à l'ancienne *mode*. Nous nous accorderons bien—je serai sa Nina à elle toute seule. Il me semble d'avance que je vais l'aimer..... oh! oui, nous nous aimerons bien.

Puis..... vous, monsieur Ludovic, qui aimez, non! non! pas aimez, mais qui..... *avez l'air si bienveillant* pour la spirituelle Maud, n'est-ce pas que vous serez bon pour sa Nina ???

Vous écrivez de si belles choses qu'il me semble voir sous le pseudonyme "Ludovic" un garçon tout à fait de mon..... goût. J'ai encore trop parlé... Que voulez-vous? je suis la légèreté personnifiée... C'est une chose bien pardonnable que la légèreté, surtout pour moi qui, avec mes dix-huit printemps, n'en compte que quinze de caractère. Malheureusement, papa n'est pas en très bonne intelligence avec madame Légèreté, et c'est ce qui me vaut des sermones terribles de la part de ce vénérable père.

Tenez, hier encore, je n'ai été quitte d'une bonne demi-heure de sermon qu'après avoir promis, dur comme fer, de faire amende honorable. Voici l'affaire: je suis sortie hier après-midi en visite; au retour, j'ai été accompagnée par un jeune monsieur, ami de la famille (et de moi particulièrement). Je veux parler du gentil monsieur B\*\*\*. Nous causions comme nous marchions, c'est-à-dire tranquillement. Nous en étions au chapitre..... non pas de l'amour; il y a longtemps que nous l'avons passé, mais à celui de la grandeur. M. B\*\*\* me dit que

j'étais plus petite que lui de beaucoup. Je ne voulais pas; à la fin je lui dis: "Après tout, Charles, cela ne fait rien; bien souvent la femme est plus petite que son..... *mari*." Sur quoi, Charles se mit à rire en me demandant de vouloir répéter ma phrase. Heureusement que je ne le fis pas. Je racontai ceci au foyer paternel. Papa me dit gravement que j'avais fait là une demande en mariage. Une demande en mariage!!!..... Est-ce possible??? Pauvre tête légère!!!

La confession faite, il me reste encore l'*amende honorable*. Comment m'y prendre??? Dois-je aller trouver monsieur B\*\*\* ou lui écrire et lui dire: "Veuillez..... m'excuser si j'ai eu..... ou si j'ai pris la permission de vous faire une demande indiscreète." C'est une démarche très pénible à faire pour une jeune fille de 18 ans. Tiens, non; monsieur B\*\*\* connaît trop bien sa Nina pour ne pas excuser cette nouvelle étourderie. Je laisserai donc faire le temps.

Mais je me suis écartée de mon sujet. Et vous allez dire: "C'est une étourdie, mettons-lui de grands yeux hagards et le reste en proportion de ma légèreté.

Jugez-moi comme vous l'entendrez, monsieur Ludovic, de même moi, je me réserve le droit de dire que Ludovic est l'idéal de mes rêves.

Au revoir, monsieur Ludovic, n'oubliez pas... A toi, chère Maud, le plus affectueux baiser de

TA NINA.

## CAUSERIE

LETTRE A MAUD.

Madame et chère *Confrère*,

Vite, courez à la signature. C'est moi, Touchatout, votre voisin au *Journal* et fort honoré de l'être. Qu'est-ce que je viens faire? Pas votre portrait, vous recevez trop mal les peintres. Je viens simplement causer avec vous et vous dire que votre façon cavalière et votre genre me plaisent. Ne croyez pas que je veuille vous faire un compliment, pas du tout. Vous avez trente-quatre ans, j'en ai trente-et-un; avec le tabac et les travaux je vous aurai bien vite rattrapée. Causons, si vous le voulez, en frère et sœur.

Vous êtes veuve, vous me valez presque, moi qui suis garçon. Vous êtes rousse, je tire sur le blond ardent; parions que nous avons les mêmes yeux. Avez-vous des taches de rousseur?

Dieu que vous êtes de méchante humeur! Vous commencez par massacrer ce pauvre Arthur Buies, vous oubliez qu'il a laissé tout son esprit à Omaha pour payer une note d'hôtel. Vous tombez ensuite sur notre idole, Fréchette, le fin causeur et l'adorable conférencier, et vous lui dites carrément qu'en fait de prose débitée son instrument ne vaut rien. Cela se pense, chère Madame, mais cela ne se dit pas. Savez-vous que si Louis-Honoré était de Marseille, il serait député à la Chambre Française à la place de Clovis Hugues? Ensuite, vous vous rabattez sur les avocats; cette fois, par exemple, je vous trouve hardie. Il ne vous reste plus qu'à vous

attaquer aux médecins et aux notaires : vous seriez dans de beaux draps ! Personne pour vous défendre, pour vous soigner, pour vous marier ! J'allais dire : excepté moi ; mais ça serait par trop galant et peu français.

Laissez les avocats tranquilles. Comme homme je puis vous donner ce conseil-là. Ces messieurs font de l'argent—fort honorablement—même aux dépens des femmes, et le mieux pour vous et moi est d'en parler le moins possible et de n'avoir jamais à faire à eux.

Vous voyez d'après ce que je viens de dire que je ne suis pas avocat. Je ne suis pas plus notaire ; tant pis pour moi, les notaires sont tous de très braves gens, témoin celui qui me disait un jour : Ah ! monsieur, si j'avais pu passer l'acte de la Confédération, j'y aurais inséré des conditions plus avantageuses pour notre bonne province de Québec ! Médecin ? qui n'a pas rêvé d'être médecin ? Faciliter l'éclosion de la vie et conduire la mort par la main—loin de ses clients, quel beau rêve ! et une fois réalisé, quelle noble profession ! Pas de chicanes, pas d'actes, rien que des ordonnances et qui sont, ma foi, mieux écoutées et mieux suivies que celles des rois. Mais je ne suis pas médecin, je suis tout simplement ce qu'était votre cher homme, un employé du gouvernement. Au lieu d'être à la Douane, je suis aux Postes ; au lieu de six cents piastres, comme Armand, j'en ai huit cents ; l'année prochaine, j'en aurai mille. Qu'est-ce que je pourrai bien faire de mes mille piastres, moi, garçon ?

Je vous ai dit en toute franchise que vous aviez l'humeur méchante ; j'avais d'autant plus le droit de vous dire cela que mon humeur est comme la vôtre. Pourtant, je ne vous excuse pas. Ici, je représente le côté homme et je le défends avant tout. Vous avez dit en parlant d'Armand, feu votre époux, que l'enfer l'avait rappelé à lui. Je crois, chère Madame, que vous vous êtes trompée ; vous vouliez dire : que votre époux avait quitté l'enfer pour aller... ailleurs. Quand on commence, comme vous, à aimer son mari huit jours avant qu'il ne meure, vous avouerez qu'en fait d'amour le moribond ne quittait pas un paradis. Mais passons là-dessus ; votre confession rachète votre faute et puis l'amour ne s'achète pas à la livre : il n'y a que les amours qui se vendent.

En vous disant tout ce que j'ai sur le cœur, je vous prouve que je vous estime. L'autre jour, en parlant de nous autres hommes, que vous voulez bien appeler vos seigneurs et vos maîtres—et pourquoi pas ? il y a bien des femmes que nous appelons nos princesses et nos maîtresses—vous disiez que quand nous sommes ou voulons être quelque chose nous nous habillons en femmes, et vous citiez comme exemple les juges, les avocats, les professeurs. Pour ces trois catégories, chère dame, vous confondez la robe avec la toge. Si vous aviez porté la toge au lieu de vos robes de jeune fille, il est certain qu'Armand ne vous aurait pas fait la cour. Qui sait, ç'aurait peut-être été un bien..... pour lui ? Vous continuez la série de vos exemples par les zouaves, les Grecs—cous

de Missolonghi—les janissaires et les Écossais, à qui vous prêtez la jupe, mais vous oubliez les Chinois qui doivent tous, à votre point de vue, être des hommes supérieurs, puisqu'à la jupe, qui est de bonne longueur, ils ajoutent la natte de cheveux. Mais, dites-moi : Jeanne d'Arc, pour être quelque chose, ne s'habillait-elle pas en homme, en homme de guerre même, et George Sand, ne s'habillait-elle pas aussi en homme, voire même en homme de lettres ?

Vous avouez que vous adorez les hommes. Sans nul doute, vous entendez dire par là que vous adorez leur société, leur commerce ? Tant mieux ! On gagne toujours à nous fréquenter. Vous y avez gagné, vous, cette liberté d'allures qui vous sied si bien, cette franchise qui fait qu'on vous pardonne vos gros mots et vos adorables bêtises. Vous voyez que je ne suis guère galant, mais entre vous et moi, vous rousse et moi tirant sur le blond ardent, on peut se dire ses vérités et, du reste, je ne vous fais pas la cour..... pour le moment.—Comment, pour le moment ?—Bon, voilà que je rougis ! Laissez-moi m'expliquer. N'avez-vous pas dit que vous étiez une femme à surprises ? Vous pourriez bien me causer la surprise de me rendre amoureux de vous ? Mais ne parlons pas de cela ; vous êtes rassasiée du positif et vous ne croyez pas à l'idéal. Moi, je suis trop jeune et surtout trop timide pour avoir votre expérience et vos désillusions.

Votre expérience ? Vous vous rappelez cette glissade en traine sauvage que vous nous avez si gentiment racontée. L'ami était derrière, vous au milieu, *lui* devant. Vous vous rejétiez en arrière, heureuse de trouver comme un coussin vivant dans lequel vous vous emboitez presque. Mademoiselle, vous étiez demoiselle alors, quelle glissade—et quel aven ! Ce coussin-là était de trop, foi d'homme ! Encore si ça avait été un cousin ! L'ami vous dit en vous quittant qu'il était le plus heureux des trois. Le fat ! Le plus heureux des trois, c'était vous, sauf votre respect, et le plus malheureux des trois c'était bien certainement Armand, qui devait quitter si tôt son enfer !

Décidément je ne suis pas du tout galant ; vous passerez bien par là-dessus, entre frère et sœur ? Mais, j'y pense : vous nous avez souvent parlé du mari mais jamais des enfants..... Est-ce que vous n'en auriez pas ? Quoi ! pas une petite fille au couvent, pas un gros garçon au collège ? La douane était-elle donc si absorbante ? Je comprends maintenant votre sourde irritation : *what is a home without a baby ?* Vous avez toute ma sympathie.

Vous avez aussi toute ma confiance. Et pourquoi ? Parce que vous allez souvent à l'église, vous l'avez dit. Vous n'y sauriez trop aller, croyez-en un homme qui est chrétien sans fanfanterie et sans fausse honte. Toutes les consolations sont là. Au pied de l'autel, quand vous priez avec ferveur, vous pouvez revoir votre Armand et lui faire amende honorable. S'il gagne deux mille quatre cents piastres maintenant, comme vous l'espérez, demandez-lui en grâce qu'il vous en envoie quatre cents et dis-

tribuez-les aux pauvres. En son nom, vous pourrez faire du bien, ce qui vous prouvera que les hommes, même après leur mort, sont encore bons à quelque chose.

Maud a perdu son cher Armand,  
Son cher Armand de la douane ;  
Elle a pris un nouvel amant,  
C'est son gros registre à dos d'âne !

Voilà un quatrain, chère Madame, que j'ai entendu fredonner l'autre soir. On parle de votre registre à dos d'âne, et on en voudrait des extraits. Ce public, quel grand enfant et quel curieux ! Pour moi, je dois vous avouer qu'au lieu des extraits du dit registre je préférerais quelques pages de votre album de jeune fille. Vous en aviez un, nul doute ? Votre vie au couvent, votre entrée dans le monde où l'on s'amuse et où l'on s'ennuie, vos débuts, vos succès, la rencontre d'Armand, tout doit être intéressant. Est-ce trop indiscret que de vous demander d'arracher ces quelques pages et de me dire : Tenez, les voici. Voyons..... un bon mouvement..... en ma faveur !

Assez causé comme cela ; pardonnez-moi ma brusquerie comme je vous pardonne la vôtre et soyons une paire d'amis.

Une bonne poignée de mains, Madame et chère *confrère*,

TOUCHATOUT.

## JE L'AIME QUAND MÊME

Romance d'autrefois.

A droite, à gauche, partout à la fois, je m'entends dire chaque jour : Mais es-tu fou ? Grand bêta ! toi le plus beau gars du village, aimer la plus laide fille du canton.

Et moi je réponds : je ne suis pas fou, mais que voulez-vous *je l'aime quand même*.

Le plus simple est de vous la dépeindre telle qu'elle est. Les uns disent qu'elle louche. Peut-être ont-ils raison. Cette petite imperfection dans le regard ne peut être prise comme un défaut. Elle louche, je l'admets ; cependant ce défaut dans sa figure a quelque chose de gracieux, son regard est si tendre malgré tout, que vite vous oubliez l'imperfection légère de ce regard que j'aime.

Mais à ceux qui médisent et qui colportent partout que ma fiancée louche, un peu, beaucoup, énormément, à ceux-là je réponds : Que voulez-vous, *je l'aime quand même*.

\*:\*

Partant de cette idée, qui chez eux est une idée fixe, mes parents, mes amis, tous en un mot, je l'ai dit, trouvent ma fiancée fort laide. Témoins, ces racontars qui courent notre village. Non contents de trouver à ces yeux une difformité que je ne saurais voir, les plus malicieux se moquent de sa chevelure. Elle est rouge, disent-ils, ils l'appellent la Carotte, en dérision de ses cheveux, d'un blond éclatant. Plus d'une grande dame à la ville serait fière de l'ondoyante chevelure de ma belle fiancée. Elle est rouge disent-ils ; oui, elle est rouge, mais point encore assez pour faire pâlir l'incar-

nat de ses joues. Elle est rouge, je vous l'accorde. Vous tous, qui sans cesse me criez : Tu es fou, sachez bien que je ne suis point fou ; que voulez-vous, malgré vos rires et vos sarcasmes, *je l'aime quand même.*

\*\*\*

Pas plus tard qu'avant-hier, le moins beau du village informe ses compères d'une tardive découverte.

On le dit et redit ; et puis, de bouche en bouche, chacun à tour de rôle s'écrie : Voyez-donc, la fiancée du fou ! N'a-t-elle pas ?..... Certainement elle a une épaule plus haute que l'autre. L'on rit à son passage, on se moque de la pauvre enfant.

On veut me faire avouer que ma fiancée est bossue. Non, je n'avoue pas. Parce qu'une épaule est un peu plus haute que l'autre, il faudrait en conclure que la femme que j'aime est difforme. Jamais ! Aimez la régularité tant qu'il vous plaira, pour moi, cette disproportion dans les deux épaules la rend à mes yeux toute gracieuse, ce petit air penché, que vous ridiculisez tant, me plaît à ravir, puis, que voulez-vous mes amis, bientôt elle sera ma femme. *et je l'aime quand même.*

\*\*\*

Plusieurs même prétendent qu'elle boite ; cela, je dois l'avouer entre nous, sa jambe gauche est peut-être bien un peu en retard. Cependant ce défaut dans sa tournure ne saurait en souffrir à mes yeux. Élégante, ravissante, son marcher est capricieux, à chaque pas doucement elle se dandine, s'appuie légèrement à terre, semble vouloir s'abaisser ; quant au pas suivant, au contraire, elle s'élève semblant monter aux cieux ; enfin, tout en marchant, on croit qu'elle danse, il n'y a rien vraiment de plus gracieux.

À la saison prochaine je veux me marier, sans cela les gars du village me feront croire que ma fiancée n'est pas la plus belle fille du canton. Mais non, cela ne se peut, et, fort de mon amitié pour elle, à tous ceux qui me diront : Tu es fou grand bêta ! je répondrai : Allez, allez je ne suis point fou, mais que voulez-vous *je l'aime quand même.*

\*\*\*

Il faut pourtant que je vous dise ce qui me l'a tant fait aimer. C'est sa franchise, sa douceur et son cœur d'or. Songez qu'à la saison passée, elle a sauvé ma vieille mère qui a failli mourir.

Or je me dis : La pauvre fille, elle n'est pas heureuse avec tant d'infirmités, et je dois, par reconnaissance, me faire un devoir de l'aimer et de la chérir. C'est pourquoi, à tous ceux qui viennent me dire : Mais tu es fou grand bêta ! je réponds invariablement : Non, je ne suis pas fou. Non, cent fois non. Que voulez-vous, *je l'aime quand même.*

LUDOVIC.

En s'adressant au bureau du *Journal du Dimanche*, on obtiendra la file complète du journal, 5 cts. le numéro.

## UNE VOCATION IRRÉSISTIBLE.

Par une belle après-midi du mois d'août 186\*\*\* le solide et confortable steamer *Lady Heat* se préparait à partir de Québec, pour son voyage hebdomadaire dans le Golfe. Les départs de ce genre, et pour cette destination, sont connus de tous et il n'est pas besoin d'en donner ici les détails. La petite foule ordinaire de passagers se pressait sur le quai, se hâtant, parlant, riant, échangeant des adieux avec les parents et les amis, qui étaient venus les accompagner, et avec les flâneurs qui se trouvaient être de leurs connaissances, en regardant avec curiosité leurs futurs compagnons de voyage. Le brave capitaine M\*\*\* se multipliait, les bagages s'entassaient dans l'espace qui leur était réservé sur le steamer, les provisions étaient rendues et, au grand étonnement d'une voyageuse novice, on avait mis sur le pont une grande cage remplie de belles volailles—*la poule-au-pot* était promise aux voyageurs.

Enfin on détache les amarres, le steamer s'éloigne tranquillement, les adieux se renouvellent, les mouchoirs s'agitent, il est parti ! Ceux qui sont restés en ville quittent le quai en regardant le ciel, pour constater qu'il promet du beau temps aux voyageurs et ceux-ci s'occupent de leur installation à bord du steamer.

Les paysages admirables qui encadrent notre majestueux St-Laurent ne peuvent être décrits dans ce simple récit ; la plume qui le raconte ne doit pas essayer une description qui serait bien pâle auprès de celles qui ont été faites par nos meilleurs écrivains canadiens, descriptions si exactes, si brillantes, si enthousiastes !

Le lendemain, presque tous les passagers avaient fait connaissance ; le voyage ne durait que trois jours, il fallait se hâter. C'était assez long pour s'amuser ensemble et trop court pour se fatiguer les uns des autres : double avantage. Deux voyageurs demeurèrent solitaires, une femme dont les romans du *"Sea-Side library"* faisaient les délices et un homme qui est, de ce récit, le héros sans le savoir.

Il paraissait avoir une quarantaine d'années, et sa démarche et ses manières l'indiquaient clairement : c'était un marin. L'air profondément triste, il demeura assis toute la journée regardant le fleuve ou surveillant les manœuvres qui se faisaient à bord. Rien autre chose ne parut l'intéresser : ni les jeux d'une jolie petite enfant que tous les passagers caressaient à qui mieux mieux ; ni le bonheur de deux fiancés qui ne s'étaient pas rencontrés là par hasard ; ni la conversation enjouée d'une beauté québécoise ; ni les jeux de mots stupides d'un amateur trop passionné des *drinks* aux noms les plus excentriques. De temps à autre un jeune homme quittait le groupe des causeurs et s'en allait dire quelques mots au marin, dont il était le frère, mais toutes ses instances pour l'engager à prendre part aux amusements du bord étaient inutiles.

—Mon pauvre frère, dit-il, après une de ces tentatives, je crains bien qu'il soit toujours malheureux. Et comme les femmes exprimaient une sympathique curiosité, il ajouta :

—Je vais vous raconter son histoire.

Nous sommes fils d'un ancien marchand, à D\*\*\* et je continue le commerce qu'y faisait mon père. Dès son jeune âge, mon frère n'eut jamais d'autres plaisirs que de jouer sur le bord du fleuve et, plus âgé, de se risquer en canot, à des excursions qui faisaient la terreur de notre mère et lui attiraient de sévères réprimandes de la part du père. C'était inutile : il désertait de la maison ; plus tard il désertait de l'école et,

quelquefois seul, quelquefois avec des camarades aussi audacieux que lui, il allait canoter.

Un soir, à la nuit tombante, un vaisseau, qui se rendait à Québec, jeta l'ancre en face de D\*\*\* ; mon frère avait alors treize ans. Il s'échappa de la maison, s'embarqua dans son canot, se rendit près du vaisseau et s'y fit admettre sous prétexte de vendre des fraises aux marins, puis il réussit à se cacher dans un coin où il ne fut découvert que le lendemain, alors que le navire ayant levé l'ancre au point du jour, était déjà loin de D\*\*\*. Il pria, supplia le capitaine de le garder, de l'emmener avec lui comme mousse, mais il fut refusé, bien entendu ; et rendu à Québec il fut mis sous les soins de la police, et mon père reçut quelques jours après une lettre qui lui apprenait où était le fugitif dont nous étions tous très inquiets. Inutile de vous dire que mon père alla le chercher le plus tôt possible et que le châtement fut proportionné à l'offense.

Après qu'il eut subi sa punition, ma mère s'efforça de lui faire entendre raison : elle lui représenta combien il l'affligeait, combien elle serait inquiète s'il s'éloignait ainsi ; enfin elle trouva un argument qui fut décisif.

—Si tu veux être marin, mon enfant, lui dit-elle, ne crois pas que ton père et moi nous nous opposions à ce que tu suives cette vocation, mais tu es trop jeune encore et surtout trop ignorant. Cette profession te sera bien plus agréable et bien plus profitable si tu es suffisamment instruit pour parvenir à ses grades les plus élevés. Tu veux être mousse, mais tu ne peux l'être toute ta vie ; mets-toi donc en état de devenir capitaine. Au lieu de fuir l'école et tes livres, profite du temps et des facilités que tu as de t'instruire, et tu verras que dans quatre ou cinq ans d'ici, ton père t'aidera à suivre tes goûts pour la marine.

Mon frère se soumit, et pendant les deux années suivantes il fut un modèle pour ses compagnons d'études : plus d'escapades, plus de parties de pêche, plus d'excursions périlleuses, et, partant, plus de punitions.

Malheureusement mon père mourut. Le futur marin obtint de notre mère qu'elle le mit à une école de Québec, et le fait est que le précepteur de celle de D\*\*\* ne pouvait guère lui en apprendre davantage. Il fut donc mis en pension selon son désir. Au bout de six mois nous cessâmes de recevoir de ses lettres et quelques jours plus tard notre mère apprenait, par le directeur de l'école, que son fils avait disparu. Trois mois après il lui écrivit de la Havane, lui demandant pardon, mais il n'avait pas pu résister plus longtemps, disait-il, à l'attrait invincible qu'avait la mer pour lui.

Il y a vingt ans de cela ; pendant tout ce temps il nous a fait deux visites, de six à huit mois chacune. Il revenait toujours avec l'intention de ne plus repartir, mais la nostalgie de la mer le reprenait toujours. Il arrivait à l'automne ; l'hiver il ne s'ennuyait pas beaucoup, mais vers le printemps et surtout quand arrivaient ses bien-aimés navires, il ne pouvait plus y tenir. Il devenait pensif, triste, malade même, et il repartait.

Mais cette fois-ci, il est bien certain qu'il nous revient pour toujours ; malheureusement, c'est à peine un bonheur pour nous, vous voyez comme il est accablé de chagrin. Il est forcé d'abandonner sa profession ; une chute qu'il a faite du haut d'un mât lui a fait perdre l'usage de son œil droit et l'autre est très affaibli ; il n'ose plus entreprendre de conduire son navire, il ne voit pas assez ; de capitaine, il ne peut devenir simple matelot ; sa carrière est brisée. Il est convenu qu'il devient mon associé dans mon commerce, j'espère qu'avec le temps il y

prendra assez d'intérêt pour se résigner à vivre sur terre.

Après avoir écouté attentivement cette triste histoire, les dames décidèrent qu'il leur appartenait d'arracher le pauvre marin à sa solitude; elles firent si bien que le soir même il daignait écouter leur babillage et que le lendemain, c'était lui qui parlait, qui leur racontait des épisodes de sa vie aventureuse et des histoires plus ou moins véridiques. Les marin sont beau jeu, ils viennent de si loin—leurs auditeurs et surtout leurs *auditrices* n'iront pas y voir.

Ainsi s'acheva agréablement le voyage; arrivés à D\*\*\* les deux frères dirent adieu à leurs compagnons de route; ceux-ci se rendirent à Pictou, où il en resta quelques-uns, où il en embarqua quelques autres, et trois jours après le "Lady Head" revenait à Québec.

Trois ans plus tard, deux des voyageuses se rencontraient à Montréal et l'une d'elles, ayant été longtemps absente du Canada... faisait à son amie bien des questions sur leurs connaissances réciproques dont elle n'avait pas eu de nouvelles; dans le cours de leur conversation elles mentionnèrent leur voyage à bord du *Lady Head* et les deux frères de D\*\*\*—Je me suis souvent demandé, dit celle qui arrivait de l'étranger, si le pauvre marin était encore marchand.

—Comment, ma chère, lui répondit son interlocutrice, vous ne l'avez pas su,—il est reparti quinze ou dix-huit mois après.

—Le pauvre garçon! Je m'y attendais presque.

—Oui. Son frère m'a raconté cela. Il passa l'hiver à D\*\*\* s'occupant activement du commerce; au commencement du printemps la vieille mère mourut, heureuse d'avoir revu son fils, heureuse de le voir résigné à son nouveau genre de vie. Mais quand la flotte commença à arriver, l'ennui reprit le marin; il y résista pourtant, il vit repartir les vaisseaux sans manifester le désir qu'il avait d'en faire autant. Puis arriva la flotte d'automne; alors sa tristesse dégénéra en véritable maladie. Il ne pouvait plus rien faire, il allait s'asseoir sur la grève pour regarder les blanches voiles apparaître à l'horizon, grandir, s'approcher, passer, s'éloigner et disparaître. Dans les premiers jours de novembre il dit à son frère :

—Pardonne-moi le chagrin que je vais te causer, mais, vois-tu, il faut que je parte.

—Comme matelot?

—Oui, puisqu'il le faut. Je mourrais ici. Je reviendrai tous les ans, si c'est possible, mais laisse-moi reprendre la mer. Tu préfères encore mon absence à ma mort, n'est-ce pas? Ici, je ne puis pas vivre! Que veux-tu, cher frère, c'est pour moi une vocation irrésistible.

Et c'est ainsi que le pauvre marin est reparti; il a recommencé ses lointains et périlleux voyages, dont il n'est peut-être jamais revenu.

QUEBECQUOISE.

JEAN ET JEANNE SORIOL,

LÉGENDE.

LA VENDETTA.

(Suite et fin.)

L'officier d'ordonnance du général Amherst avait eu l'épaule fracassée par la balle meurtrière de Jean Soriol. Donald, qui était doué d'une grande vigueur, enleva son camarade dans ses bras et le transporta dans la maison de Jean, où il le confia à Jeanne et à sa mère, en les suppliant de bien vouloir le soigner; ce qu'elles lui promirent de faire de leur mieux.

En sortant, Donald renouvela sa promesse de protéger la maison où il laissait tout son cœur et, après quelques paroles d'encouragement données à son compagnon d'armes, il sauta en selle pour rejoindre l'état-major anglais, qui venait de reprendre la route de Montréal, suivi des officiers français, que l'odieuse apathie du roi de France avait réduits à une capitulation humiliante, eux les vainqueurs d'Oswego et de Carillon.

Amherst, en voyant tomber son ordonnance, avait immédiatement dépêché une estafette à son camp, pour en ramener un chirurgien. Il était alors cinq heures de l'après-midi et les ténèbres commençaient à s'étendre autour de la montagne. Le chemin de la Côte des Neiges, qui suivait à cette époque une pente beaucoup plus raide qu'aujourd'hui, était très dangereux; néanmoins l'estafette y lança sa monture au galop. Il avait à peine fait quelques arpens, lorsque son cheval se heurta subitement à un obstacle invisible et roula par terre; lui-même alla piquer une tête à dix pieds en avant et reçut dans sa chute des blessures qui l'empêchèrent de se relever.

Il gisait presque inanimé au milieu du chemin, lorsque les officiers qui revenaient de la maison de Jean l'aperçurent, et allèrent le relever. En examinant l'endroit où le cheval était tombé, l'un des officiers, ramassa une forte corde brisée, dont l'un des bouts était attaché à un arbre sur le bord du chemin, à une hauteur de deux pieds au-dessus du sol; l'autre bout de la corde était également noué à un arbrisseau au côté opposé de la route.

Jean Soriol avait imaginé ce stratagème pour culbuter les Anglais, et profiter du désordre qu'il causerait inévitablement afin de tirer plus à son aise dans le lot.

Le général anglais, outré de cette audace d'un homme qui continuait ainsi la guerre pour son compte, ordonna à une autre estafette de courir au camp, et d'en ramener de suite, en même temps que le chirurgien, deux compagnies d'infanterie pour faire une battue dans la montagne et ses environs, et s'emparer de Jean Soriol mort ou vivant.

Ce deuxième courrier fut plus heureux que le premier; il fut de retour au bout d'une heure avec le détachement demandé et le chirurgien, qu'il conduisit à la maison de Jean.

Les autres officiers continuèrent leur route vers la ville, emmenant avec eux la deuxième victime de la vengeance du Canadien.

Malgré toutes les précautions prises par le commandant des troupes pour que de pareils coups ne fussent point répétés, il ne se passa pas une journée, pendant toute une semaine, sans qu'un soldat ou un officier manquât à l'appel.

Jean Soriol tenait scrupuleusement sa promesse; chaque jour il sacrifiait un Anglais à la haine que le dévorait.

L'île Ste-Hélène avait été immédiatement occupée, après la capitulation, par le régiment de Donald Cameron Fraser. En l'an de grâce 1760, cette île n'était guère mieux fortifiée qu'aujourd'hui. Les nouveaux occupants y construisirent à la hâte quelques travaux en terre, entre autres une sorte de bastion, qui regardait à la fois les fortifications de Montréal et le Pied du Courant du fleuve. On peut encore voir ce bastion incomplet.

Les nombreux baigneurs qui fréquentent cette île pendant la saison d'été, connaissent bien l'île dénudée qui se trouve à gauche de l'endroit où ils vont prendre leurs ébats, à quelques pas de l'île principale dont il n'est séparé que par un maigre courant d'eau: c'est l'île Ronde.

Cette excroissance rocheuse qui s'élève à peine au-dessus du niveau de l'eau, devait, dans les temps préhistoriques, faire partie de l'île Ste-Hélène elle-même, et a dû en être détachée à la suite de quelque grand cataclysme. En hiver, les glaces du St-Laurent la recouvrent toujours entièrement. En été, on y voit croître une végétation maigre et souffreteuse, composée de trèfle sauvage, de chiendent et de foins follets que le soleil de juin jaunit de bonne heure.

Sur l'île, vis-à-vis le bastion nouvellement élevé, se trouvait un énorme morceau de granit, jeté là, probablement à l'époque où les Titans tentèrent d'escalader le Ciel. Ce roc, ou plutôt ce rocher, était ouvert à sa base, près de terre; cette ouverture qui regardait l'île Ste-Hélène, permettait de pénétrer dans une grotte assez grande pour contenir un homme et même le cacher.

Jean Soriol connaissait cet endroit pour y avoir, souvent déjà, guetté les canards et les outardes au temps de la chasse. Il s'y installa donc désormais pour guetter les Anglais.

Pendant cinq nuits consécutives, Jean, au moment favorable, envoyait de sa cachette une balle à la sentinelle qui s'aventurait sur le bastion. Cinq soldats du régiment de Donald payèrent de leur vie le tort qu'ils avaient d'être, aux yeux de Jean, des Anglais.

Cependant pareille audace devait avoir une fin. Le sixième jour, à la tombée de la nuit, quelques soldats embusqués faillirent le prendre; Jean eut juste le temps de se jeter à l'eau. Il gagna la rive à la nage, et put, cette fois, échapper aux balles qu'on lui envoyait.

Le lendemain il eut la témérité de traverser le fleuve en canot et de s'aventurer trop près de l'île Ronde, ce qui était contraire aux habitudes ordinaires des traversiers. Il fut aussitôt reconnu par un officier qui possédait son signalement, et qui sauta bientôt dans une embarcation à sa portée, suivi d'une quinzaine de soldats, pour lui donner la chasse.

Avec son léger canot, Jean gagna rapidement du terrain et alla atterrir du côté de Longueuil; il avait une bonne avance sur ceux qui le poursuivaient.

En mettant le pied sur le rivage, il entendit deux détonations et presque en même temps le sifflement sinistre de deux balles qui passèrent tout près de sa tête. Au lieu de fuir de suite, il se retourna tranquillement, son mousquet à l'épaule et, ajustant le soldat qui se tenait à l'avant de l'embarcation, le tua raide et reprit sa course, tout en rechargeant son arme, vers une petite forêt située à un demi mille du fleuve.

L'officier et les soldats laissèrent sur le rivage leur compagnon mort et continuèrent leur chasse avec ardeur. De temps en temps, une balle était tirée sur Jean sans l'atteindre toutefois. Enfin, au moment où il allait pénétrer dans la forêt un coup de feu l'atteignit au bras gauche et lui lacéra la chair. Jean eut cependant la force d'épauler son arme encore une fois, il allait presser la détente lorsqu'une dernière balle l'atteignit en pleine poitrine et le fit tomber à la renverse.

Sa chute fut le signal d'un "hourrah" de triomphe pour les soldats anglais désormais délivrés de ce terrible gaillard. Seul, l'officier qui les commandait ne se réjouit pas; au contraire, en voyant tomber Jean, il essuya furtivement une larme.

C'était Donald lui-même qui, pour obéir aux ordres précis de ses supérieurs, avait dû poursuivre Jean, mais accomplissait ce pénible devoir en pensant à Jeanne qu'il adorait, et que la mort de son frère allait éprouver d'une façon terrible.

Donald s'approcha de Jean, qui perdait beaucoup de son sang et se mourrait :

Frère — lui dit-il — me pardonnerez-vous votre mort ?

Ah ! c'est encore vous — fit Jean — quinze contre un, comme vous devez être fier !

Frère — répéta Donald — je suis soldat et j'ai dû obéir. — Me pardonnez-vous votre mort que je ne voulais pas ?

— Parce que ma mère et ma sœur, que je n'ai pu voir qu'une seule fois depuis notre rencontre chez moi, m'ont dit du bien de vous, parce qu'elles m'ont affirmé que vous étiez un noble cœur, je vous pardonne. — Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi je hais tous les militaires anglais ? — Lorsque je vous vis dans ma maison, vous, étranger victorieux, si empressé auprès de Jeanne, je vous ai supposé des intentions mauvaises ; j'ai eu ce pressentiment, que désormais les officiers de l'armée anglaise en garnison au Canada, causeraient beaucoup de trouble et de déshonneur parmi nos honnêtes familles ; je me suis trompé sur votre compte, Donald. — Dans quelques instants je ne serai plus ; je désire que mon corps repose sous le rocher de l'île Ronde. — Pauvre mère !..... ma sœur Jeanne !..... Ce furent ses dernières paroles. Jean rendit son dernier soupir dans les bras de Donald Cameron Fraser.

L'escouade retourna à l'île Ste-Hélène et deux jours après les restes mortels du terrible Jean Soriol reposaient dans la petite grotte, sous le morceau de granit témoin de sa vengeance.

Ses pressentiments à l'endroit des officiers de l'armée anglaise en Canada se sont-ils depuis réalisés ? — Il paraîtrait malheureusement que oui, si l'on en croit des personnes qui se prétendent parfaitement informées sur ce sujet.....

Depuis trois ans le pays était pacifié, le traité de Paris venait d'être signé ; l'Angleterre jouissait en paix de sa conquête, lorsqu'un ordre du ministre de la guerre rappela dans ses foyers le régiment de Donald. Cette nouvelle lui fut bien pénible : il lui en coûtait trop de laisser ce pays où vivait Jeanne Soriol ; aussi, se décida-t-il à résigner son commandement pour se fixer au Canada. Possesseur d'une fortune considérable, il pouvait acheter un remplaçant, même en le payant très cher, comme cela se pratiquait souvent dans l'armée et la marine anglaises. Mais avant de mettre son projet à exécution, il alla trouver Jeanne, qui vivait seule, avec une vieille tante, depuis qu'elle avait perdu sa mère qui n'avait pu survivre au coup que lui avait porté la nouvelle de la mort tragique de Jean.

Donald ressentit, en franchissant le seuil, une émotion étrange ; depuis trois ans qu'il fréquentait cette maison, où il avait toujours reçu un bon accueil, qu'il avait du reste mérité par sa conduite honorable, il n'avait jamais été aussi fortement impressionné ; son courage semblait l'abandonner ; il paraissait timide comme un enfant, lui qu'on avait surnommé le lion des Highlands. Ce fut presque en tremblant qu'il apprit à Jeanne sa décision, qu'il lui fit part de ses projets d'avenir, qu'il lui demanda enfin sa main.

Jeanne l'écouta tranquillement ; parfois elle jetait sur lui, pendant qu'il parlait, un regard profond mêlé d'amour et de pitié. Quand il eut fini de parler il la regarda humblement comme pour lui demander grâce de ce qu'il venait de faire. — Jeanne resta pensive pendant quelques minutes, un violent combat se livrait en elle, il semblait à Donald entendre les battements précipités de son cœur. Tout à coup elle se leva, et regardant l'officier bien en face :

— Donald Cameron Fraser — dit-elle lentement — vous êtes le seul être au monde que j'aime, vous possédez tous les dons requis pour rendre votre épouse parfaitement heureuse — mais Jeanne Soriol ne peut être cette épouse — il ne m'appartient pas de donner, la première, aux filles de Montréal, l'exemple d'une union avec un des conquérants de mon pays — l'âme de mon père en pleurerait là haut. Vous avez conquis mon cœur, c'est vrai, mais pas plus que mon frère je ne capitulerai.

En disant ces mots elle reprit son siège et pleura longtemps. Jeanne avait broyé son amour en le sacrifiant à sa fierté.

Donald, frappé comme d'un coup de foudre, ne put faire que cette réponse.

— Jeanne, Ah Jeanne ! vous m'avez tué ! — et il s'éloigna pour ne plus reparaitre devant celle qu'il aimait plus que tout au monde.

Au bout de quelques jours il s'embarqua pour l'Angleterre ; l'année suivante, il fut envoyé dans l'Inde et y fut tué dans une bataille avec les Hindous. En mourant il prononça le nom de "Jeanne."

De son côté Jeanne Soriol ne survécut guère à ceux qu'elle avait aimés. La violence qu'elle avait faite à son cœur, en refusant de devenir la compagne du noble Donald Cameron Fraser, lui fut fatale. Elle s'éteignit doucement quelques mois après le départ du régiment écossais, en pensant à Donald.

On dit que pendant bien des années, même jusqu'à l'évacuation complète du pays par les habits rouges, ce qui n'eut lieu, à vrai dire, qu'au bout d'un siècle, à chaque retour de l'anniversaire de la capitulation de Montréal, les voyageurs qui passaient devant la maison de Jean Soriol entendaient un bruit qui ressemblait à une plainte : c'était peut-être l'âme de la belle Jeanne qui venait y pleurer son Donald.....?

On dit aussi que tous les automnes, pendant les soirs sombres de septembre, la sentinelle qui faisait le quart sur le bastion de l'île Ste-Hélène, entendait le grondement d'une voix en colère venant du rocher sous lequel on avait enterré Jean Soriol.

Pour moi, je crois bien que c'était l'âme irritée de Jean lui-même qui n'avait pas encore capitulé et qui exhalait encore sa vengeance en voyant une forteresse française occupée par des soldats anglais.....

STANISLAS COTÉ.

#### CORRESPONDANCES.

MON CHER M. DANSEREAU,

L'idée est excellente. Publiez cette lettre, je vous prie.

Votre dévouée,

MAUD.

Montréal, février 1884.

A "MAUD."

Madame,

Je ne veux pas faire votre portrait. Assez d'autres ont essayé. Tous ratés, les croquis. Trop de phrases, Le dernier surtout. Quel bavard que ce timide de quarante ans ! Qu'il vive pour ses souris et autres compagnons de sa vie. Mon but à moi est de vous intéresser à un projet que je caresse depuis longtemps et qui, j'en suis sûr, aura toutes vos bienveillantes sympathies. La lecture de votre dernière chronique m'a inspiré toute confiance en vous, et m'a engagé à vous écrire. Nul doute que mon projet réussira, si vous me donnez votre appui. Ce

que femme veut..... Vos chroniques, d'un effet et d'un relief si puissants, sont d'une artiste. Comme telle vous me comprendrez mieux. Et vous entrerez dans mes vues, d'autant plus que dans votre dernier écrit, vous touchez à mon projet. La dernière phrase seulement de l'entre-filet qui a trait à Julien, n'est pas de vous. C'est trop égoïste, et vous êtes trop femme pour penser ainsi.

Savez-vous ce que c'est que cette maxime du *chacun pour soi*, pour les artistes ? C'est le talent étouffé, c'est l'imagination annihilée.

Julien, dont vous applaudissez le talent, n'a-t-il pas vu ses ailes coupées par les exigences du métier, et à côté de cela les intérêts de ses patrons qui, avec raison, persistent à croire que les heures et le talent de leur employé leur appartiennent !

Pourtant si Bourassa eut pratiqué cette maxime, aurions-nous aujourd'hui un sculpteur comme Hébert ? Sans la protection de Bourassa, aurions-nous aussi deux autres de ses élèves : Meloche et Rochon, qui aujourd'hui travaillent, dans la mesure de leurs forces et de leurs talents, à continuer l'œuvre du maître, la fondation d'une école canadienne de peinture. Que faut-il pour que ces jeunes artistes et d'autres encore (dont je ferai connaître le talent dans une autre correspondance), puissent se développer ? Vous l'avez dit vous-même : Quelques années d'études sérieuses, exemptes de tout souci matériel ; après s'être abreuvés aux sources mêmes de l'art, ces jeunes gens nous reviendraient forts de science et d'expérience, et leur gloire rejaillirait sur le pays.

Mon désir, madame, est de faire pénétrer chez les classes privilégiées l'idée que j'ai conçue d'une association ayant pour but de venir en aide aux artistes. Nous avons en Bourassa un juge émérite, pour les concours qui auraient lieu sous les auspices de la société. Celui des concurrents qui remporterait la palme, et qui serait jugé assez avancé pour qu'un voyage en Europe lui fut profitable, irait étudier les chefs-d'œuvre du Vieux-Monde aux frais de la société. Je donnerai dans un prochain article les détails de fonctionnement et les règlements que la société pourrait adopter. Mais je le déclare d'avance, madame, il me faut l'aide de votre plume ardente, et votre appui cordial et sincère. Sans cela, j'hésite à continuer. Puis-je espérer votre concours ou plutôt votre secours ? J'ose en exprimer le vœu.

Agrérez, madame, mes hommages les plus respectueux et les plus empressés,

BOZART.

MONTRÉAL, 25 FÉVRIER 1884

Maud,

Sans doute, Madame, vous êtes souvent ennuyée par des correspondants aussi indiscrets qu'enthousiastes. Nouvel abonné, je n'ai reçu le "Journal du Dimanche" que samedi dernier, et votre post-scriptum à Ludovic me fait présumer que votre rôle de chroniqueur a ses inconvénients, c'est vrai, mais aussi ses avantages.

Ce que je désirais vous dire, cependant, c'est que votre Chronique de la semaine dernière non seulement est bien écrite et vigoureusement brossée, mais qu'elle est surtout une bonne et brave action.

Toutes les femmes qui sont régies par l'atroce procédure anglaise en matière criminelle doivent vous remercier cordialement, et si votre voix de femme outragée peut réveiller dans le barreau français ce sentiment chevaleresque qui est le privilège de leur race, vous n'aurez pas plaidé en vain pour vos sœurs.

LAERTE.

## LE TOUT MONTREAL.

Le carnaval n'est plus, mais son souvenir n'est pas assez complètement éteint pour que nous ne puissions parler de ses dernières fêtes.

Une des plus brillantes soirées du carnaval a été le bal donné par madame René Masson, samedi soir. Près de cent cinquante invités encombraient les vastes et splendides salons de leur gracieuse hôtesse. Les toilettes étaient fraîches et brillantes et cette belle réunion, où régnait l'élégance, présentait un aspect ravissant.

Le salon principal était orné de magnifiques fleurs naturelles et de splendides guirlandes de verdure qui révélèrent un goût des plus exquis.

La musique a fait les délices des amateurs; les danses ont été entraînantes. La gaieté la plus aimable animait la conversation la plus intéressante jusqu'à une heure avancée.

Dimanche, Madame Louis Tourville avait, dans une magnifique soirée, réuni ses nombreux amis. La fête a été des plus joyeuses, la musique excellente et le souper digne de Lucullus. On a dansé jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Nous avons reçu il y a déjà quelque temps l'ouvrage de M. C. A. M. Globensky, du Plateau des Chênes: "*La Rébellion de 1837 à Saint-Eustache*." Nous avons retardé quelque peu à en accuser réception, parce que nous avons voulu lire ce livre avec attention et en parler en connaissance de cause. Cet ouvrage, écrit dans un beau style, est un monument élevé par l'auteur à la mémoire de son père, le Lieutenant-Colonel Maximilien Globensky. Tous ceux pour qui les sombres événements de 1837 ont encore quelque importance, et nous espérons qu'ils sont nombreux, liront ce livre avec beaucoup d'intérêt.

Notre collaboratrice, Hermance, nous a fait parvenir un nouvel article intitulé: "*Les quinze ans de ma jeune amie*." Le défaut d'espace nous oblige à en remettre la publication au prochain numéro.

## MODES DU JOUR

Le carême, ses austérités, les devoirs qu'il impose, les idées de pénitence et de repentir qu'il fait naître, rend assez difficile la tâche que j'ai à remplir. Il est peu convenable, surtout cette semaine, de trop parler chiffons; aussi négligerai-je quelque peu les grandes personnes pour m'occuper des enfants, ces innocents qui ont si peu besoin de pardon.

Les vêtements des enfants peuvent et je dirai doivent se faire à la maison, avec un bon patron, et en peu de temps on exécutera les costumes les plus jolis et les plus délicats. La confection des costumes d'enfants, dans la famille a, en dehors de l'économie réalisée, un résultat des plus heureux; elle entraîne la suppression d'une quantité d'ornements et de falbalas toujours disgracieux et de mauvais goût lorsqu'ils sont posés sur les costumes enfantins.

Comme costume nouveau pour petit garçon et

petite fille de trois à quatre ans, nous citons la robe *Diablotin*, en velveteen de fantaisie. C'est une sorte de blouse droite, n'ayant d'autres coutures que celles du dessous de bras. Des fronces ajustent un peu la taille sur le devant et dans le dos; une cordelière, fixée par derrière, sur ces fronces mêmes, vient se nouer en avant. Quant au bord inférieur de la robe, il n'a pour toute garniture qu'une série de grandes dents découpées, d'où lui vient son nom de *Diablotin*.

Pour les jeunes filles de douze à seize ans, on fait de fort jolis vêtements genre *Douillette*. En voici un modèle fort élégant: il est en drap noisette, doublé de satin loutre, ouaté et piqué si on veut en faire un vêtement de demi-saison, mais simplement doublé pour paletot ordinaire. Le vêtement est plissé dans le haut par devant et par derrière, au bas d'un empiècement semblable à ceux dont on garnit les tabliers d'enfants. A la taille, les plis s'arrêtent et l'étoffe est froncée de manière à ajuster complètement le vêtement. Une cordelière de soie, de même teinte que le drap, est fixée sur les fronces, au bas du dos, et vient se nouer par devant. Col droit recouvert d'une garniture en soie. Manche à coude, avec poignet de soie.

Ce modèle, d'une coupe fort simple, fait le plus élégant effet et convient parfaitement aux jeunes filles dont j'ai indiqué l'âge.

Il en est un autre, genre redingote, qui a beaucoup de cachet. Celui que j'ai vu était en peluche *feuille morte*. Les devants étaient croisés, avec double rang de boutons. Le dos, presque ajusté, était taillé court et complété par une jupe droite, froncée dans le haut et rapportée à l'extrémité du dos. Sur cette jupe retombait une riche cordelière de soie, formant arabesques au bas de la taille. Col *Robespierre* à deux collets, doublé de satin vieil or.

La coiffure des enfants est le souci de bien des mères. Tant qu'ils sont petits bébés, chacun sait qu'on dispose leurs cheveux en boucles. Plus tard, les petits garçons ont encore les cheveux bouclés sur les côtés et par derrière, mais coupés en frange sur le front. Quant aux petites filles, elles portent leurs cheveux ondulés, tombant sur le dos et maintenus en arrière de la tête par un ruban noué.

Quelques jeunes filles de treize à quatorze ans ont eu l'idée de ressusciter la résille légère aux larges mailles, enveloppant des cheveux abondants qui la font retomber jusqu'au milieu du dos. C'est une idée charmante parce que cette coiffure a l'air jeune et fait valoir la chevelure. Elle a beaucoup d'adeptes, et nul doute que nous ne la voyions bientôt se généraliser.

Quant aux chapeaux il est encore un peu tôt pour en parler, les modèles européens ne sont pas encore tous arrivés. Je veux, cependant, mentionner deux charmantes nouveautés, vues dans un des ateliers les plus en vogue de Montréal.

Tout d'abord un chapeau de forme ronde aux ailes presque plates, mais un peu baissées à droite, en feutre grenat, doublées de velours de même teinte et bordées d'un galon chapelier. La calotte est en velours grenat collé; elle est haute et légèrement rétrécie au sommet. Deux rubans de velours, l'un grenat et l'autre gros vert, sont tordus autour de la calotte et viennent mourir sous deux choux étagés faits en ruban de velours des mêmes teintes. Ces choux font aigrette à gauche; ils ont, au pied, un joli colibri, à longue queue en lyre, étalant ses plumes chatoyantes.

Puis une adorable petite capote qui mérite les honneurs d'une description: elle est en galon collé, genre ottoman, comme nous avons indiqué précédemment; elle est toute mignonne, à calotte plate. Comme bordure, un bourrelet de peluche.

PÉPIA.

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

## LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

I

ROCH ET SON ANE.

(Suite.)

Deux jours après ces événements, l'enfant trouvé était baptisé et recevait les noms de Roch Juan Antonio.

Les commères de la Chênaie tinrent leurs promesses. Chaque semaine l'ânesse, l'ânon et le nourrisson changeaient de domicile, et partout l'accueil qu'on leur faisait était également cordial, les soins qu'on leur prodiguait également tendres.

Ces déménagements périodiques avaient lieu le dimanche. Hommes et femmes, vieillards, jeunes gens et enfants faisaient cortège à l'orphelin et aux quadrupèdes.

La mère nourrice, dont la semaine expirait, marchait triomphalement en tête, portant le petit Roch dans ses bras. Immédiatement après venait le père nourricier, conduisant l'âne par un licou. Quant à l'ânon, il trottait en liberté, paissant où il voulait, ayant privilège de tondre toute herbe qu'il rencontrait au passage et payant d'ordinaire de quelque ruade les bons procédés dont il était l'objet.

Quarante-huit semaines s'écoulèrent de la sorte dans des conditions tout à fait identiques, si ce n'est que l'ânon sentait d'époque en époque approcher, avec l'instinct propre aux animaux, le moment où le bât lui pèserait sur le dos, et que le nourrisson, devenu gros et gras, atteignait l'âge où il pouvait être serré.

Alors, de l'aveu des mères, du curé faisant office de père adoptif et du médecin consulté pour la circonstance, il fut décidé que le lait de l'ânesse était tari et que les dents de l'enfant étaient assez longues et assez nombreuses pour prendre une nourriture plus substantielle.

En même temps, la nourrice se trouvant hors d'état de continuer son service, l'abbé Juan fit connaître sa résolution de la vendre pour acheter des vêtements et un berceau à l'enfant. L'ânon resterait avec Roch, que l'on ne pouvait sans dureté de cœur songer à séparer de son frère de lait.

Le Linot—c'était le sobriquet que lui avaient valu ses bonds folâtres et ses étouderies—reçut ce jour-là l'octroi solennel du droit de pacage sur les communaux de la Chênaie.

Le lendemain, le curé, monté sur l'ânesse et suivi du Linot, partit pour Salamanque. A peine y fut-il arrivé que, dans l'hôtellerie même où il descendit, le hasard lui fit rencontrer une troupe de gitanos, qui, après bien des objections et après s'être récriés sur les nombreux vices rédhibitoires de l'ânesse, la payèrent douze cent quarante réaux de veillon.

L'abbé se hâta de ramasser son argent, de peur que le marché ne fût rompu par de nouvelles prétentions, et, sans se reposer, il courut tous les magasins de Salamanque pour acheter les différents objets désignés par les commères de la Chênaie.

Le soir venu, il chargea le Linot du bât qui



avait servi à sa mère, non sans rencontrer de la part de la pauvre bête des protestations contre cet acte arbitraire qui la faisait passer d'une heure à l'autre de l'état d'être libre à celui d'esclave.

L'abbé Juan n'était pas grand cavalier. Aussi eut-il quelque peine à ramener le Linot à la Chênaie, en courant maintes fois le risque de rouler dans les fossés ou les précipices qui bordaient le chemin de Salamanque. Enfin il arriva, sain et sauf, aux applaudissements des commères qui l'attendaient échelonnées sur la route.

Quand Roch eut quatre ans, le curé jugea que les mois de nourrice n'avaient plus de raison d'être, et en dépit des réclamations des commères, il fit valoir ses droits de père et prit l'enfant chez lui.

Ce fut à peu près vers le même temps que l'abbé Juan reçut d'une de ses sœurs, mariée à un paysan d'un village voisin, la nouvelle qu'elle était veuve, alitée et mourante. Elle le suppliait de se charger de la petite fille qu'elle allait laisser orpheline.

Le bon curé, toujours prêt à venir en aide au malheur, sans prendre d'autre soin que celui de confier provisoirement Roch à une voisine, monta sur le Linot, fit d'une traite vingt lieues qui le séparaient de sa sœur, et revint quelques jours après portant dans ses bras sa nièce Marie.

L'abbé Juan eut dès lors deux enfants, un fils et une fille, et chaque soir il remerciait le Ciel de lui avoir ménagé les douces joies de la paternité.

Roch et Marie s'embrassèrent et s'aimèrent dès le premier jour comme frère et sœur. Roch avait six ans de plus que Marie. Son bon naturel et le caractère affectueux de sa petite compagne contribuèrent à augmenter leur sympathie.

L'abbé consacra ses soirées à leur apprendre à lire et à écrire et à donner spécialement à Roch l'enseignement des premières notions de latin. Il leur parlait fréquemment des devoirs de l'homme envers lui-même, envers ses semblables et envers Dieu, de l'amour du prochain, du respect de la vieillesse, des beautés de la religion, des joies qu'elle procure et du bonheur qu'elle assure aux âmes probes et pieuses la pratique des vertus.

Les deux enfants, sous cette direction sage et éclairée, arrivèrent à l'adolescence, aimés de toute la Chênaie : Marie, à cause de ses qualités de jeune fille, Roch, parce qu'il était en quelque sorte l'enfant de tout le village ; tous deux, parce que la noblesse de leurs sentiments, reflet des saintes inspirations du bon prêtre, attiraient et charmaient ceux au milieu desquels ils vivaient.

Quelques fois il arrivait aux enfants, jaloux de l'estime dont était entouré le sacristain, de l'accabler de leurs quolibets ; mais Roch accueillait ces taquineries par un sourire, et personne à la Chênaie ne se souvenait qu'on l'eût jamais vu en colère.

## II

### FRÈRE ET SŒUR.

—Eh bien ! L'as-tu vu ? Que t'a-t-il dit ? Vient-il avec toi ? demanda le curé d'une haleine.

Marie ne disait rien, mais ses regards trahissaient l'impatience qui torturait son cœur.

—Je l'ai vu, dit Roch d'un ton naturel.

Puis, après une pause qui parut un siècle à la jeune fille :

—Il a été malade et transporté à l'hôpital.

—A l'hôpital ! s'écrièrent en même temps le vieillard et sa nièce.

—Oui, malade ; mais, grâce à Dieu, il est rétabli.

—Et il te suit ?

—A force de prières et de supplications, j'ai pu le convaincre. Ce matin, il se disposait à quitter Salamanque avec moi, mais...

Roch s'arrêta, comme s'il eût craint de faire de la peine à ceux qui l'écoutaient.

—Mais... mais... achève, dit le curé.

—Eh bien ! il n'est pas venu avec moi, parce que... il a été arrêté.

—Arrêté, mon Dieu ! s'exclama le curé en passant la main sur son front, comme s'il eût reçu un coup violent à la tête.

—Arrêté ! articula Marie épouvantée, en se laissant tomber sur une chaise.

—Et pourquoi a-t-il été arrêté ? Voyons, pourquoi ? reprit le curé du ton d'un homme qui conteste à son interlocuteur la véracité de ses paroles.

—Hier soir, en me quittant, il me dit : Roch, à demain matin. N'y manquez pas, lui dis-je. Le matin, au lieu de le voir arriver, je reçois la visite d'un employé de la prison : « Diégo Nunez est arrêté, me dit-il, et me charge de vous faire savoir qu'il ne peut vous accompagner. » Je cours à la prison, j'interroge les geôliers, le directeur ; j'apprends enfin de la bouche même de l'alcade que, la nuit précédente, Diégo a été surpris dans une maison de jeu, qu'il n'a pu payer l'amende réclamée en pareil cas par l'alcade du quartier, qu'il a insulté l'autorité publique, et qu'il a été condamné à vingt douros d'amende ou à un mois de prison. Je reviens à l'hôtellerie ; dans l'impossibilité de le tirer de là, je monte sur le Linot, et me voici.

—Il n'y a que son père qui puisse le sauver, dit le curé en prenant vivement son chapeau et sa canne et en se dirigeant vers la porte.

—C'est inutile, monsieur le curé, répliqua Roch en faisant un geste pour l'arrêter. Vous savez bien que son père ne s'inquiète pas plus de lui que s'il n'existait pas.

—Je ne perdrai rien à essayer de le persuader.

—Rien que le temps qu'on emploie inutilement à parler à un sourd.

—Mes enfants, n'oubliez pas que je suis le pasteur de la Chênaie, que Diégo m'a été recommandé par sa mère, qu'Angèle était une sainte, que j'ai pour devoir de ne pas oublier la promesse qu'elle a reçue de moi à son lit de mort, et qu'un prêtre, plus que personne, doit obliger son prochain.

L'abbé Juan avait franchi le seuil de la porte. Les deux orphelins se trouvèrent seuls.

Il y eut un silence. Roch fut le premier à le rompre.

—Si nous nous mettions à table, Marie. La course m'a mis en appétit. Je ne crois pas que monsieur le curé rentre tôt. Il aura fort à faire pour vaincre la résistance de don Gaspard.

Marie avait posé sur la table les plats qui composaient le repas, et s'était assise. Roch fit trois portions, l'une pour l'abbé Juan, l'autre pour la jeune fille, la troisième, qu'il se servit en dernier lieu à lui-même ; puis il mordit à belles dents dans son pain et sa viande. Comme il achevait de manger et étendait le bras pour prendre la carafe d'eau, il s'aperçut que Marie n'avait pas touché aux aliments qu'elle avait devant elle.

—Tu ne manges pas, dit-il, es-tu malade ?

—Je n'ai pas faim.

Les regards du jeune homme s'arrêtèrent sur elle avec fixité, comme s'il eût voulu lire au fond de son cœur.

—Il y a déjà plusieurs jours, dit-il en frappant distraitemment la table du manche du couteau, que je te vois triste et rêveuse. Tu as

perdu la gaieté naturelle, et tes joues, d'ordinaire si colorées, ont pâli ; tu n'as plus d'appétit. Tu souffres et tu ne veux pas le dire, pour ne pas nous allonger, ton oncle et moi.

—Je n'ai rien, Roch, dit la jeune fille en s'efforçant de sourire.

—C'est bon, c'est bon, répondit-il, tandis qu'il continuait à frapper la table de son couteau.

Les deux jeunes gens restèrent un moment plongés dans leurs réflexions.

—Marie, dit enfin le sacristain, j'ai toujours été pour toi un frère.

—C'est vrai, Roch.

—Toutes mes pensées, tous mes vœux ont été pour toi.

—Je le sais.

—Jamais je n'ai eu une parole qui pût te fâcher.

—C'est vrai.

—Nous avons grandi ensemble sous ce toit hospitalier. Nous sommes l'un et l'autre orphelins, et si la perte de nos parents nous a été moins cruelle qu'à d'autres, c'est que l'abbé Juan a été pour nous le meilleur des pères. C'est ici que s'est écoulée notre enfance, que nous avons formé nos premiers rêves, que nous avons vu naître nos premières illusions. C'est ici que j'ai appris à t'aimer comme un frère aime sa sœur. C'est ici que j'ai recueilli toutes tes confidences enfantines, et que j'ai mis tout mon bonheur à deviner tes désirs pour les prévenir. Eh bien, Marie, veux-tu que je te dise ce que je pense de ce sourire qui cache mal l'amertume de ton cœur ?

—Tu te trompes, Roch.

—Je ne me trompe pas. Ce sourire amer me dit que Roch n'est plus pour Marie ce qu'il était jadis ; il me dit que tu souffres et que tu n'as plus de confiance en moi, puisque tu hésites à me révéler le secret de tes peines.

La jeune fille ne répondit point.

Roch était loin de soupçonner la véritable cause de ce silence, mais il le respecta, et, la tête appuyée sur la main, il laissa errer son regard dans la cuisine.

Les idées assiégeaient en foule son cerveau. Il se leva et alla se placer devant la fenêtre. Là, son esprit et sa vue trouvèrent un plus vaste horizon. Il suivit machinalement la ligne que dessinait au loin la crête des montagnes et les figures capricieuses des nuages qui couraient sur l'azur du ciel.

L'air frais qui venait du dehors et qui fouettait ses cheveux et ses tempes allégea sa poitrine oppressée. Le paysage qui se déroulait au loin le rassérénait.

Pourquoi ne pas le dire ? Roch aimait Marie de toute l'ardeur de son âme ; mais cet amour, il l'avait enseveli dans son cœur depuis qu'il avait eu quinze ans.

Amour pur et timide, que le pauvre orphelin taisait à tous, qu'il eût rougi et tremblé de se révéler à lui-même.

Plus d'une fois, cependant, il avait porté, dans ses longues nuits d'insomnie, la main sur sa poitrine qui lui semblait près d'éclater, et les yeux baignés de larmes brûlantes, il avait prononcé tout bas le nom de Marie.

C'est pour cette raison qu'en voyant la mélancolie de la jeune fille, il soupirait, sans oser ajouter une parole à celles qu'il avait prononcées. C'est pour cela que ses yeux humides interrogeaient de temps à autre le visage de Marie, qui, penchée sur la table, roulait distraitemment dans ses doigts les miettes de pain.

Roch avait le cœur brisé, parce que Marie souffrait sans se plaindre, et il se sentait envahi par un vague pressentiment.

(A continuer)